



Rencontre

Irina Brook

Irina Brook dirige le théâtre national de Nice (TNN) depuis 2014. Une opportunité qu'elle saisit à bras-le-corps pour redonner au théâtre sa vertu pédagogique et mettre en lumière les enjeux de société qui nous attendent demain.

Entretien réalisé par Pascal Greboval

Pascal Greboval On connaît votre engouement pour des auteurs comme William Shakespeare ou Tennessee Williams, mais un peu moins votre intérêt pour Pierre Rabhi. Pourtant, début 2015, vous vous êtes livrée à un coming-out écologique. Que s'est-il passé ?

Irina Brook Il m'est arrivé une sorte d'Épiphanie, de « *born again* » écologique, une renaissance d'autant plus virulente qu'elle a été tardive. Depuis que je suis toute petite, j'ai toujours été très proche de la nature. Tous mes souvenirs d'enfance les plus forts ont pour cadre les jardins, les champs, la forêt... À partir de la naissance de mes enfants, c'était fini, je ne pouvais plus supporter de pousser la poussette dans Paris, avec les pots d'échappement à la hauteur du visage de mon fils. Tout cela n'était pas quelque chose que je formulais précisément, je n'avais pas de conscience intellectuellement écologiste, mais je

le vivais instinctivement. C'était un besoin absolu d'air frais, un besoin de nature, un rejet de la partie destructive de l'humanité. Mon second bébé avait deux semaines quand nous avons migré à la campagne, où nous avons emménagé dans un vieux moulin en ruine dans l'Essonne. Mon rêve était de parvenir à associer mon désir de vivre à la campagne en famille avec ma carrière de metteuse en scène. Lorsque nous nous sommes installés dans cette vieille bâtisse, je me suis rendu compte que j'étais encore pétrie de fantasmes de campagne anglo-saxonne : je m'imaginais sortir de la maison et arriver dans un petit village charmant, avec d'autres personnes du théâtre, des coffee shops, des lieux alternatifs, un magasin bio... Cela n'a pas du tout été le cas. Les échanges culturels et amicaux étaient quasiment inexistantes.

J'ai poursuivi mon chemin avec cette dualité mère de famille/artiste de théâtre qui me tirait et, après la séparation avec le père de mes enfants, j'ai atterri aux États-Unis, dans le Massachusetts, dans une petite maison en bois blanc. Je travaillais avec une compagnie shakespearienne dans le village d'à côté, qui correspondait parfaitement à ce que je cherchais. Chaque jour, j'étais éblouie par la nature sublime de la Nouvelle-Angleterre. Je sentais la force des Amérindiens émanant de cette terre. Mais, finalement, là-bas aussi, le travail s'est avéré difficilement compatible avec l'éloignement de New York ; j'ai vu qu'il serait impossible d'avancer sans être en ville. J'ai fini, à regret, par abandonner le rêve américain pour revenir en France. En même temps, je savais qu'il y avait aussi quelque chose de privilégié culturellement dans l'Hexagone que je ne trouvais nulle part ailleurs. Nous avons retrouvé la région parisienne pour que les enfants puissent continuer leur scolarité Steiner à l'école de Verrières-le-Buisson, car ils avaient suivi cette pédagogie depuis le primaire, même dans notre village du Massachusetts, que j'avais choisi pour son école.

S'intéresser aux écoles Steiner, c'est déjà avoir une ouverture sur une autre vision du monde...

Au jardin d'enfants du village, dans l'Essonne, on disait à mon fils de remplir au feutre des formes géométriques photocopiées, et il se faisait gronder parce qu'il dépassait des bords... Pour moi, symboliquement, cela disait tout. Cette conception de l'éducation était impossible, insupportable. Déjà, dans ma propre enfance, je remettais complètement l'école en question. Au début, j'étais dans une école de village, c'était un peu l'ambiance du *Grand Meaulnes*, un monde ancien avec le maître et la maîtresse dans une petite maison de village partageant deux classes d'âges mixtes. Mais, au moment où j'ai rejoint le collège de la ville d'à côté, c'est devenu



« Tous les sujets qui m'intéressent – l'écologie, l'économie, l'éducation – m'interpellaient déjà dans l'enfance. »

l'enfer. Ce bloc en béton, cette cour en béton, avec des enfants méchants, des profs méchants, cette laideur et ce manque d'humanité : ce fut une torture. Aujourd'hui, je ne comprends pas comment on a pu concevoir des écoles en béton, avec des portails métalliques qui claquent pour enfermer les enfants. Cela ressemble plus à des prisons qu'à autre chose ! J'ai eu tellement de chance de pouvoir scolariser mes enfants dans des écoles Steiner, où l'on accorde de l'importance à la beauté, aux sens, aux odeurs, aux couleurs, à l'air frais, à la nature...

Maintenant, je me rends compte que tous les sujets qui m'intéressent aujourd'hui – l'écologie, l'économie, l'éducation – m'interpellaient déjà dans l'enfance. Outre mon amour pour la nature, je m'interrogeais beaucoup sur la façon dont fonctionnait le monde : pourquoi l'argent ? Pourquoi des riches et des pauvres ? Je rêvais d'une île utopique où l'on brûlerait les billets, et où l'on ferait des statues géantes en fondant les pièces pour vivre de troc et de solidarité. J'ignore d'où cela m'est venu, mais c'était déjà en moi à l'âge de 9 ou 10 ans.

Des événements en particulier vous ont-ils marquée dans cette prise de conscience ?

Cela a été progressif. À l'âge de 15 ans, je voulais aller à l'école de Krishnamurti, en Angleterre, mais j'ai renoncé à la dernière minute, car je n'ai pas eu le courage de quitter mes amis de classe. Mais ce rêve d'école alternative ne m'a jamais quitté et, dès que j'ai eu des enfants, c'est revenu avec force. On a beaucoup déménagé et j'ai visité des écoles Steiner en France, en Angleterre et aux États-Unis. J'ai rencontré des familles qui vivaient autrement, une ou deux dans des cabanes en forêt, des gens qui étaient revenus aux sources, qui avaient quitté le matérialisme. Je les enviais tellement ! Avant d'avoir des enfants, j'ai eu une première alerte sur les dangers du « progrès ». C'était il y a une vingtaine d'années. Lors d'une promenade dans la campagne anglaise, il y a eu un gros orage, je me suis arrêtée avec une amie dans la maison d'un homme qui nous a offert le thé. Il nous a parlé des ondes électromagnétiques, des risques causés par les micro-ondes, les radios-réveils, les pylônes... C'était un chercheur en électromagnétique. Je n'avais jamais entendu ces choses avant ce jour-là. Cela a accentué ma méfiance envers la technologie. Je pense que j'ai un petit côté Amish en moi ! Le grand réveil a eu lieu il y a trois ans, lorsque Gilles-Éric Séralini a sorti son étude sur les OGM. J'avais passé ces dernières années dans un monde entièrement centré sur la famille, donnant tout mon temps et toute mon énergie à mes enfants et à mes mises en scène. Il ne restait pas de temps pour savoir ce qui se passait dans le monde autour de moi. Je pensais toujours que, si on essayait de vivre bien dans sa famille et son entourage, on amenait déjà quelque chose de bien au monde. Mais, quand les enfants sont devenus adolescents, j'ai pu m'ouvrir plus au monde extérieur. Pour revenir à Séralini, j'ai cru qu'après la publication de cet article, tout allait changer : comment accepter une telle corruption ? C'était sûr : dès le lendemain, les OGM seraient interdits ! Et puis je n'en ai plus entendu parler, j'ai moi-même un peu oublié... Jusqu'à l'année dernière, à Nice, lorsque j'ai rencontré Jean-Pierre Blanc, directeur des Cafés Malongo. On a reparlé de cette étude et tout est remonté en moi. Je venais

d'être nommée à la tête du TNN et, après la première année, j'avais besoin de me ressourcer. Aux vacances de Noël, je suis allée séjourner une semaine dans un hôtel ayurvédique vosgien. En guise de lectures du Nouvel An, j'avais pris avec moi les livres de Séralini, ainsi que des ouvrages des Colibris [la collection Domaine du possible, chez Actes Sud], de Pierre Rabhi... Le jour, je voyais la beauté de la nature, les sapins, la forêt enneigée. Je sentais la petitesse de l'être humain devant la splendeur de la nature. Je me demandais comment on pouvait être si bête, se mettre au-dessus de la nature, plutôt que la vénérer. La nuit, je faisais des recherches sur Internet, je regardais des vidéos, des interviews... De fil en aiguille, j'ai découvert Cyril Dion et le film *Demain* qu'il était en train de réaliser avec Mélanie Laurent. Je l'ai contacté et j'ai compris alors que je n'étais pas seule, qu'il y avait tellement d'autres gens qui pensaient comme moi et qui en faisaient le travail de leur vie !

« La voix du peuple n'est pas entendue ; elle n'a pas de pouvoir. »

Pouvez-vous intégrer cette prise de conscience dans la façon dont vous dirigez le théâtre national de Nice ?

J'ai eu d'emblée très envie de partager cette prise de conscience avec les spectateurs. Tout mon travail de metteur en scène a toujours été guidé par ce besoin de partager des moments de présence positive avec un public. Aujourd'hui, au TNN, c'est ce même élan qui m'anime, mais à plus grande échelle. J'ai senti qu'il fallait faire quelque chose autour de la COP21 et, depuis le séjour de Noël, les mots « réveillons-nous » n'ont de cesse de résonner dans ma tête. La rentrée sera donc sous ce titre de « réveillons nous ». Nous allons projeter le film *Demain* en avant-première, le 26 septembre, en présence de Cyril Dion et Mélanie Laurent. Hubert Reeves nous rejoindra pour ce premier temps fort. Nous aurons des spectacles autour de ces sujets pendant toute la période de la COP21, des conférences et des rencontres. Le théâtre de Nice sera entièrement dédié à ce moment historique d'éveil planétaire.

Vous parlez d'un pouvoir corrompu. La gouvernance d'un pays par des gens qui ne sont pas dans l'éthique est-elle, selon vous, le plus grand risque couru par notre société ?

Disons que, jusqu'à présent, la voix du peuple n'est pas entendue ; elle n'a pas de pouvoir. C'est pour cela que l'idée du « réveillons-nous » me semble si

excitante : j'ai l'impression que la question devient enfin incontournable, que seule la voix des citoyens peut changer quelque chose aujourd'hui. Une partie de moi reste idéaliste et révolutionnaire. J'ai toujours mes fantasmes de petite fille de 9 ans qui rêvait d'un monde meilleur. Le moment est venu d'agir avant qu'il ne soit trop tard.

Quelle est votre part de Colibri en tant que directrice du théâtre national de Nice ?

C'est d'essayer, à ma façon, d'amener une petite goutte d'eau par le théâtre, qui est encore un haut lieu de partage d'idées, un des derniers endroits qui peut nous mener au sacré simplement par l'acte d'être réunis. C'est la forme originelle de la culture. Deux êtres humains jouent ensemble et on n'a plus besoin de rien d'autre, d'aucune technologie. C'est la voie que j'ai choisie. Peut-être que j'aurais pu faire plus en étant la nouvelle Montessori, mais, pour le moment, je fais avec passion ce que je sais faire le mieux : rassembler les gens grâce au théâtre. ■

